

Cécile Bajard

Écllosion



Cécile Bajard

Éclosion

© Cécile Bajard, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6890-2

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Vint un temps où le risque de rester à l'étroit dans un bourgeon était plus
douloureux que le risque d'éclore. »

Anaïs Nin

Noyées dans la masse des étudiants, Julie et moi sautons au rythme de la musique. Nous avons toutes les deux validé notre deuxième année de licence en économie solidaire. Une étape, pas un aboutissement, mais quand même !

La pression s'envole pour un temps, cédant la place à un sentiment de soulagement. Tous arrivés à quai, les étudiants exultent, crient, chantent, rient très fort. On ne s'entend pas, on ne se voit pas. Mais cela n'a pas d'importance. Il faut se défouler, évacuer la concentration, remettre à jour la mémoire saturée et ne conserver active que la partie de son cerveau résistante à l'alcool.

Nous ne sommes jamais vraiment tout à fait avec les autres. Plutôt solitaire, Julie est, de plus, ce qu'on peut appeler une « personne particulière ». Ses hémisphères cérébraux, synapses et neurones s'assemblent de manière originale.

Elle a une vision du monde un peu simpliste au premier abord, mais quand on prend le temps de l'écouter, la profondeur de ses réflexions est remarquable. Elle sait compiler un volume impressionnant d'informations et en tirer quelque chose de cohérent.

Ce qui la rend peu sociable, c'est son contact avec le monde. Elle ne supporte ni trop de bruit, ni trop de gens, ni trop de lumière. Sauf passablement alcoolisée.

J'ai tout de suite été prise de tendresse pour elle à l'école primaire. Elle était facilement la cible d'affreux qui avaient besoin de se sentir puissants. Elle ne comprenait fondamentalement pas, ces comportements la dépassaient. Tout comme le second degré, les jeux de mots. Je décodais pour elle.

Nous n'étions pas populaires et nous ne le souhaitions pas.

Sa mère était morte alors que nous étions encore petites, elle était depuis très proche de son père.

Durant nos années lycée, nous nous voyions moins souvent, Julie étudiait dans un établissement spécialisé. Cela a été une période difficile pour moi, je me sentais complètement perdue. J'ignorais tout bonnement qui j'étais. Une coquille vide.

Julie, elle, semblait de mieux en mieux s'adapter. Elle a finalement eu un diagnostic, trouble du spectre de l'autisme. On dirait bien un fantôme tellement c'est flou comme concept.

Des points communs existent entre toutes les personnes faites comme ça, mais ils peuvent s'exprimer de tant de manières différentes ! Les diversités que ça

peut recouvrir !

J'ai trouvé ça bizarre, au début, qu'elle s'approprie tellement cette étiquette. On est tous livrés sans mode d'emploi et tous faits autrement, non ?

Cela l'a vraiment aidée, et c'est le plus important. Puis, cela m'a quand même permis de mieux comprendre ses réactions et comment me comporter.

Ce n'était pas toujours simple. Une vraie éponge émotionnelle ! Elle avait comme des antennes qui lui permettaient de sentir les lieux, les gens, les enjeux mais elle saturait très vite ! Et alors, ses réactions devenaient imprévisibles. Entre les moments au cours desquels elle coupait complètement le contact en fermant les yeux, mains sur les oreilles, en pleine rue ou au milieu d'une conversation ; ceux où son cerveau semblait branché sur une idée et une seule, la même pendant des jours voire des semaines, sans qu'aucune autre ne puisse faire diversion ; ou encore ceux où elle s'accrochait obstinément à un détail à mes yeux insignifiant.

Le plus étrange, pour moi, encore à l'heure actuelle, c'est la finesse dont elle peut faire preuve dans l'instant, une présence si juste, et l'insensibilité qui la caractérise pour tout ce qui n'est pas devant elle.

Ce n'est que plus tard que j'ai compris que prendre soin de Julie avait donné corps à mes valeurs, mes fonctions, mes attitudes, même mon identité toute entière.

Ça m'avait donné un prétexte pour ne jamais trop me poser de questions sur moi-même. Ses priorités étaient les miennes, ses besoins les plus importants, ses goûts devenus les miens.

Nous décidons de sortir pour échapper à la cohue de plus en plus volumineuse d'étudiants. Dehors, ce n'est pas plus calme. Nombreux sont ceux qui, eux aussi, ont décidé de profiter du ciel étoilé, de la douceur de la nuit.

Alors, légèrement titubantes, nous nous dirigeons vers le logement que nous avons loué pour l'année scolaire, bras dessus, bras dessous. Les yeux fermés, on serait rentrées dans n'importe quel état, en mode automatique. Ici, le bac à fleurs gris, un peu plus loin le muret de pierres, prolongé par un portail vert, le grand parking, puis la petite cour.

Je jette un œil à la fenêtre de la famille Lehmann, les propriétaires qui vivent en bas, ils ont l'air endormis, la lumière est éteinte. Nous tentons, du mieux que nous pouvons, de limiter le son de nos rires étouffés et de nos trébuchages. Le

bruit de mes clés tapant contre la porte paraît disproportionné dans le silence de la nuit, celui de nos pas sur les marches qui mènent à l'étage, aussi.

J'ouvre la porte délicatement, mais j'oublie de la retenir pour la refermer. Elle claque dans un bruit sourd. On glousse comme des oies en longeant le couloir de l'entrée.

On s'ouvre machinalement des bières en s'affalant sur le canapé, au centre de la pièce principale. Julie lève sa canette, "À nous, Elly !".

Après quelques temps, vautrées comme des serpillères, on s'endort.

I - La bascule

Le réveil traîne en longueur le lendemain. Les rayons du soleil m'ont bien forcée à ouvrir un œil. Mais j'ai dû déployer tellement d'énergie pour lever ma paupière, qu'envisager de bouger une main ou un pied semble impossible. Julie, à l'autre bout du canapé, ne bouge pas non plus. Est-elle réveillée ? Ma tête bourdonne, un lest est posé sur mon corps et je subis une lenteur cérébrale dramatique.

Bon, ça va encore, on n'a pas trop abusé hier soir. Allez Elly ! C'est le moment de se lever, après, ça devrait aller mieux !

Je rassemble toutes mes forces dans un râle pour me dresser sur mes pieds et me traîner jusqu'à la machine à café. J'aurai besoin de plusieurs tasses avant d'avoir éclairci mon esprit. Je m'assoie et contemple patiemment l'œuvre de la cafetière.

Je tente de me remémorer le programme de la journée. C'est encore un peu flou. Il y a ce rendez-vous avec Sophie à la bibliothèque pour lui rendre ses cours et ses bouquins. Je l'aime bien cette Sophie. Trop sociable et trop extravertie pour moi, mais on rigole bien. Puis, elle n'a pas l'air de trop nous juger. Faudrait aussi que j'aille faire deux trois courses, puis, il faut que j'appelle mon frère, c'est mon devoir de sœur ! J'espère qu'il va bien.

Julie se lève d'un bond et me rejoint presque en sautillant. Son enjouement m'exaspère. Elle a l'air en forme.

— Salut Elly ! Il est quelle heure ? J'ai dormi comme un bébé !

— Il est 10 heures.

— Ah oui, quand même..., soupire-t-elle en s'étirant. À part Sophie, on n'a rien de prévu aujourd'hui ?

— J crois pas.

Elle sourit d'un air satisfait.

— Bon, ben alors une bonne douche et en avant !

Cela a l'air anodin, comme ça, une bonne douche... mais pour Julie, le début des rituels se met en marche. On en a pour un moment.

Elle se savonnera, consciencieusement, chaque zone... Elle inspectera chacun de ses vêtements pour vérifier qu'aucun cheveu, aucun fil, aucune poussière ne s'y est glissée et se trouvera en contact avec sa peau. Ensuite, elle les enfilerà,

les lissera pour qu'aucun pli ne la gêne, et enfin, elle se coiffera longuement pour être sûre d'avoir éliminé chaque cheveu qui risquerait de se faufiler dans son débardeur sans couture (insupportables pour elle) en tombant.

Elle poursuivra par un maquillage consciencieux à l'aide de produits sélectionnés pour leurs composants naturels et non irritants. Elle terminera par une inspection méticuleuse de son reflet dans le miroir, pour lisser le moindre cheveu de son chignon ou éliminer le moindre poil de travers...

C'est long, fastidieux, mais si le démarrage de Julie n'est pas optimum, elle a du mal à remonter la pente au cours de la journée.

J'attrape machinalement mon téléphone, en quête de diversions futiles. Une publication Instagram a généré plus de cinquante messages. Je clique : le visage de Sophie, souriante et mystérieuse, ni trop maquillée, ni trop peu.

Je fais défiler l'écran pour comprendre de quoi il s'agit. Des *smileys* qui pleurent, des *smileys* en colère... C'est un appel à témoin. On cherche une Ford Focus bleue qui est partie du quartier Plessier vers 2h30 du matin. Elle a fauché Sophie, morte des suites de ses blessures à 5h du matin, à l'âge de 24 ans.

Je suis abasourdie, choquée, atterrée... Sophie ?! Je tente de me souvenir du dernier moment où je l'ai vue. C'était hier, à la soirée, de loin. Elle semblait joyeuse et en représentation comme d'habitude. Rien ne laissait présager sa mort imminente. Chienne de vie.

Je m'affale à nouveau sur mon canapé, ma troisième tasse de café à la main. Julie sort de sa douche.

— Tu n'as pas l'air en forme, toi, ce matin ! lance-t-elle.

Incapable de produire un son, je lui tends mon téléphone. Je l'observe d'abord rentrer la tête dans les épaules, se courber, puis se laisser tomber sur la chaise derrière elle. Main sur la bouche, yeux écarquillés, elle me regarde, puis le téléphone, alternativement.

— Enfin... quand même... mais...

Finalement, elle se tait.

On reste tout l'après-midi, comme ça, engluées. Engourdis. On a fini par ouvrir une bouteille de vin, pour trinquer en son honneur.

— À Sophie ! dit-on solennellement en faisant tinter nos verres.

— Je ne la connaissais pas vraiment. Elle avait des frères ou des sœurs ? Elle

était amoureuse ? demande Julie.

Dans ma tête, je vois défiler des images de Sophie, avec son nœud de Barbie dans les cheveux et sa chemise à carreaux verts ; Sophie, dans le couloir de la fac, brandissant son livre à mon intention, dents blanches et sourire improbable ; Sophie, radieuse et brillante à une soirée ou une autre. Ça fait comme un de ces romans photo. Sauf que les images défilent, mais il n'y a pas d'histoire.

— Elle était là. Puis, pouf. D'un coup, elle est plus là.

Je soupire.

— Ça fout les boules, putain. Elle ne connaîtra jamais la vie professionnelle, le mariage, les enfants... Est-ce qu'elle a eu le temps de voyager ? Avait-elle des passions ? Ça craint. Ce n'est quand même pas possible de mourir aussi tôt, comme ça. Pour rien.

— Faut qu'on se bouge, Julie... Tout peut s'arrêter d'un moment à l'autre... dis-je pensive.

— Tu as raison. Je veux me marier et avoir des enfants tout de suite ! sourit-elle faiblement.

— On est mal barrées... On peut commencer par la vie pro alors ! Il faut qu'on se prenne en main !

Je me sens scotchée, ou plutôt empâtée, pendant plusieurs jours. Différents hommages sont rendus à Sophie, à la fac, sur la terrasse du bar de son quartier... des photos exposées sur les vitres de la boulangerie, de l'épicerie, Sophie par ci, Sophie par là. Mon téléphone est envahi de messages la concernant. La voiture qui a causé l'accident a été retrouvée, paraît-il. On n'a pas eu plus d'informations sur le chauffeur.

Je remplis mes obligations, comme une automate. Je vais à la fac, déposer les bouquins empruntés à la bibliothèque, en y ajoutant ceux de Sophie (je ne voudrais pas avoir l'air de profiter de la situation), vider mon casier, récupérer quelques informations concernant l'année scolaire prochaine.

J'honore par politesse mon rendez-vous de fin d'année avec Monsieur Rogeria, mon tuteur référent. Il est plutôt élogieux sur mon travail. Je ne peux pas dire que ça ne me flatte pas, mais j'ai l'impression qu'il parle de quelqu'un d'autre, comme si je n'étais pas réellement concernée.

— Voilà Mademoiselle Rochier. Je vous souhaite de bonnes vacances. On se